

UN PERSONNAGE INATTENDU



I

Philidor (désireux de se présenter lui-même.)—Comment allez-vous, chère ! Pas d'objection, j'espère, à ce que je m'assie à côté de vous ?
Elle (suavement).—Aucune.

L'AUTOMNE

Roi grave et somptueux des forêts recueillies,
L'Automne est apparu dans leur nouveau décor :
Suivi des songes et des mélancolies,
Il traverse en rêvant les bois de pourpre et d'or.

De raisins gros et lourds, les cuves sont remplies,
Du chant des moissonneurs, la forêt vibre encor,
Et là-bas, tout là-bas, pour les rouges folies,
S'éternise l'appel monotone du cor.

L'Automne n'entend pas... Mélancolique, il passe,
Son fron pâlê s'incline et sa démarche est lasse...
Quel glaive fit couler, l'orêt, ton sang vermeil ?

Et pourquoi ce silence, ô ramures moroses ?
Songez-vous à l'Avril, au sourire des roses,
Regrettez-vous déjà les baisers du soleil ?

CLÉMENT VAUTEL.

LA QUESTION DU PRIX

La scène se passe dans un restaurant, M. Humèche et M. Nolu sont assis l'un en face de l'autre ; M. Humèche est un quinquagénaire si poitu que sa bouche semble un trou ménagé après coup dans la touffe compacte de sa moustache. Il doit avoir à l'intérieur de la tête de sérieuses réserves de poils, si l'on en juge par les petites touffes qui lui sortent de divers orifices auriculaires et naseaux. M. Nolu, avec sa fine moustache brune, serait vraiment très bien sans une négligence de la nature qui lui a simplement repassé les oreilles sur les côtés du crâne et à oublié de les ourler. Auprès de M. Humèche, un chien écossais, pourvu également de poils, mais plus longs.

M. HUMÈCHE.—Un fruit ?

M. NOLU.—Non, merci.

M. HUMÈCHE.—Du café, alors ?

M. NOLU.—Jamais de café.

M. HUMÈCHE.—Des liqueurs ? Kirsch ? Curaçao ? Fine champagne ?

M. NOLU.—Le quart de la moitié d'un tout petit verre de cognac, par infraction à la règle... Une larme... C'est ce que vous appelez une larme ?... Le verre déborde.

M. HUMÈCHE.—Vous n'en mourrez pas.

M. NOLU.—Et puis, vous m'avez fait faire un si bon déjeuner que ça vaut bien un petit digestif.

Silence. M. Nolu, qui est venu pour acheter la teinturerie de M. Humèche, et qui a parlé pendant le déjeuner des ennuis du Nouvel An, de la politique coloniale, des moyens qu'il emploie pour se procurer du vin naturel, du choix d'une plage normande, se décide à brusquer les choses.

M. NOLU.—Quand est-ce que je deviens teinturier ?

M. HUMÈCHE.—Quand vous voudrez. C'est de vous que ça dépend.

M. NOLU.—Ah ! pardon ! c'est de vous. Puisque c'est votre fonds que je vous demande.

M. HUMÈCHE, il boit un peu de cognac.—Moi, je ne songeais pas à me retirer. Mais, puisque l'affaire vous plaît, je suis tout disposé à vous plaire, je suis tout disposé à vous la céder.

M. NOLU.—Je ne voudrais pas cependant déranger vos projets, et vous obliger à vous retirer avant l'heure que vous vous étiez fixée.

M. HUMÈCHE.—Oh ! quand je dis que je ne voulais pas me retirer, je veux dire que je ne pensais pas à m'en aller tout de suite. Mais, certainement... d'ici un an ou d'eux... j'aurais remis l'affaire entre les mains du

neveu de ma femme, le fils Krépir... Malheureusement, il ne se dépêche pas de devenir sérieux, et j'aime autant céder la place à un autre.

M. NOLU, Il soulève son petit verre de cognac et regarde le jour à travers. — Moi, je mentirais si je disais que l'affaire ne me convient pas (Il pose le petit verre sur la table), bien que je n'attende pas après. (D'un ton détaché.) Mes patrons ne demandent pas mieux que de m'augmenter au Comptoir des Prêts bretons... (Il vide lentement son verre.) Seulement, dame ! j'espère gagner un peu plus dans le commerce, et placer mon argent à meilleur taux.

M. HUMÈCHE, il verse un second petit verre à M. Nolu qui fait un geste attardé de protestation. — Nous sommes donc faits pour nous entendre... Reste maintenant la question du prix.

M. NOLU.—Elle est bien simple et bien rapide à régler. (Carré :) Combien voulez-vous de votre fonds ?

M. HUMÈCHE, bonhomme.—Combien m'en offrez-vous ?

M. NOLU.—Permettez. C'est vous qui vendez. Vous connaissez votre affaire mieux que moi. C'est à vous à en fixer le prix.

M. HUMÈCHE, il verse avec d'innombrables précautions un peu de cognac dans le fond de son verre.—Non, non... Car, ainsi que je vous disais tout à l'heure, je n'ai jamais eu l'intention de vendre, mais de faire continuer l'affaire par mon neveu. Si je change mes projets, c'est à cause de l'occasion... Reste à savoir si elle est tentante. Je ne puis m'en assurer qu'en présence d'une offre de vous.

M. NOLU, qui veut réfléchir à son tour, feint d'être piqué au mollet et se gratte avec beaucoup d'attention. — Même en admettant qu'en dehors des usages je me décide à faire une offre, il faut tout de même que je sache à peu près... ce que vous voulez de votre affaire... pour voir si ça n'excède pas mes moyens... (Brusquement.) Je suis rond en affaires... Ce n'est pas la peine de parler pour ne rien dire... Vous connaissez votre maison. Dites-moi ce qu'elle vaut. Si c'est dans mes prix, tope là... Si ça n'est pas dans mes prix, je m'en retourne, et tout est dit.

M. HUMÈCHE, Il feint, pour avoir un moment de réflexion, de calmer une migraine subite en appuyant deux doigts sur sa tempe gauche. — Il est bien plus simple que vous me disiez tout de suite le chiffre que vos moyens vous permettent de me fixer.

M. NOLU.—Ah ! non !... Ah ! non !... Car cette somme ne représente pas nécessairement la valeur de votre fonds... C'est simple comme bonjour. Vous n'avez qu'à me dire ce que vous l'estimez, et je verrai si c'est dans mes prix.

M. HUMÈCHE, dont la migraine redouble, hoche douloureusement la tête, puis secouant avec courage la douleur.—Je sais à peu près ce que vaut mon fonds pour moi, mais je ne sais pas ce qu'il vaut pour l'acheteur. Il ne vaut pas le même prix pour l'exploiter soi-même que pour le céder.

M. NOLU.—Enfin, qu'estimez-vous qu'il vaille pour l'acheteur ?

M. HUMÈCHE.—C'est à l'acheteur à savoir cela. Je ne suis pas l'acheteur, moi.

M. NOLU.—Moi, je n'ai pas les éléments nécessaires pour estimer un fonds de teinturerie. Je ne suis pas teinturier.

M. HUMÈCHE.—Permettez. Vous êtes bien plus que moi au courant de ces sortes d'affaires. Votre comptoir s'occupe de la vente des fonds de commerce.

M. NOLU.—Mon comptoir, mais pas moi. Moi, je suis aux prêts immobiliers. En matière de vente de fonds, je suis un bébé de trois ans. Je ne sais pas si votre fonds vaut dix francs ou s'il vaut un million. Dites-moi un prix. Nous discuterons, voilà tout.

M. HUMÈCHE.—Voyons (Il réfléchit.) Ah ! la garce ! elle me tuera !

UN PERSONNAGE INATTENDU — (Suite et fin)



II

Mais il changea d'opinion.